

avec un empressement très propre à donner une excellente idée. de son obéissance ; mais aussitôt sorti, il s'arrêta, et sans même s'informer où était Joshua Spilmann, mit dans sa poche la clé qu'on lui avait confiée.

Le lord-chancelier se recueillit un instant, et parut prendre un singulier plaisir à observer silencieusement Richard Benn ; il se complaisait dans la sécurité de sa victoire ; mais s'arrachant tout à coup à cette jouissance égoïste :

—Jarvys, dit-il, regarde par cette fenêtre si tout le monde est parti.

—Tout le monde, Mylord.

—Il n'y a plus personne ?

—Personne, Mylord, si ce n'est pourtant la compagnie de halbardiens que votre grâce a fait mander.

—C'est bien ; je vais au greffe changer de costume. Qu'on soit prêt à me suivre quand j'appellerai.... Mais qui donc est là près de toi, Jarvys ?

—Un ami à moi, Mylord, que votre grâce m'a autorisé à employer dans sa maison, l'ancien tavernier Kit-Tibald.

—Ah ! je sais.... N'a-t-il pas un neveu ?.... un certain petit enragé....

—Qui s'est tout-à-fait amendé, Mylord, répondit Tibald en se courbant jusqu'à terre, et qui est maintenant doux comme l'agneau de Pâques. Maître Joshua a daigné lui donner de l'occupation près de sa personne, et je puis promettre à votre grâce....

—Assez, assez, interrompit vivement Jefferies, ce sont les affaires de Joshua ; qu'il s'arrange avec lui. Maintenant, descendez tous deux et que bonne garde soit faite. Vous répondez sur votre tête du prisonnier.

Kit et Jarvys exprimèrent leur soumission par un salut prolongé. Le chancelier, avant de pousser les battants de la porte qui conduisait au greffe, se retourna et dit à Richard :

—Un peu de patience, Monsieur, nous reviendrons bientôt.

—Quand il vous plaira, répondit paisiblement Richard ; je ne n'ai plus ni espérance, ni regret, ce qui fait que ma résignation est grande et que je ne trouve le temps ni trop rapide ni trop lent.

Toutes les portes se fermèrent à la fois autour du captif.

Plusieurs minutes s'étaient passées, le chancelier était sorti, la solitude environnait Richard.... Le pauvre jeune homme flétrit enfin sous l'austérité de son rôle, et par degrés, se dépoillant de cette fermeté d'emprunt dont ne saurait s'affranchir l'âme la mieux trempée, rentra, faible et vaincu, dans la réalité de sa vie. Il mesura du même jet de sa pensée, le gouffre où allait s'abîmer son avenir et tout le vide où s'était perdu son passé. Et pourtant il ne tenait point à l'existence.... Ce qui l'effrayait, c'était la mort sans consolation, la mort augmentée des tortures de l'abandon, la mort sans un regret sincère, sans un regard ami.... Et au milieu de ces profondes tristesses, il chercha de son œil, un instant ranimé, la porte par laquelle avait disparu Sarah.

Une larme vint à sa paupière.

Il resta longtemps dans cette attitude. Son regard était fixe, pétrifié : on y eût pu lire successivement toutes les douceurs et toutes les amertumes de cette contemplation obstinée.

Tout à coup le prison fut rompu. Un bruit léger et l'apparition soudaine d'un être vivant détruisirent le charme produit à la fois par le silence et la solitude.

Une main hardie touchait la porte de ce sanctuaire où s'abritaient religieusement ses plus beaux souvenirs.

La colère s'empara de lui.... il fit un pas.

—Dovely ! s'écria-t-il étonné.

— Pas un mot ! dit le neveu de Tibald. Pas un mot, ou je suis perdu !

La clé grinçait déjà dans la serrure.

—Mais je ne veux pas que tu ouvres cette porte, reprit Richard avec égarement ; es-tu donc si empressé de me voir certain de mon malheur ? Qu'importe à cette femme ce qui se passe ici ? Un homme va mourir.... qu'y peut-elle faire ? elle ne songe plus à moi, va ! et je suis sûr qu'elle est loin d'ici....

—Et moi, répliqua tout bas Dovely, je suis sûr qu'elle est là. La porte s'ouvrit et une forme blanche ondula dans l'ombre.

Richard courut comme un fou à la rencontre de Sarah, dont les bras tendus semblaient implorer Dieu.

Dovely s'assura, par un regard lancé rapidement aux quatre coins de la salle, qu'on ne l'avait point épiedé, et s'ensuivit.

Ce fut un admirable élan de cœur. Richard appela Sarah d'un de ces gestes qu'il ne faut point décrire, et Sarah vint à lui, comme la pauvre exilée qui cherche un refuge, si bien que son cœur, prêt à désailler, s'appuya mollement sur cette barrière bénie que lui faisaient les deux bras de son amant et que sa tête, beau lys penché sur sa tige, prit l'épaule de Richard pour appui.

C'était l'amour dans toute sa force attractive, dans toute sa généreuse irréflexion. Qui pourrait évaluer la durée morale de cette minute sublime, où se résumèrent, dans un contact chaste et pur, tant de bonheur rêvé, tant de jouissances perdues ?

Richard et Sarah eussent bénî la main qui les eût alors frappés tous deux.

Mais Richard, plus fort que Sarah, reprit le premier un peu de raison, et se remettant d'une si rude épreuve il dit à Sarah :

—Milady, vous souvient-il d'une lettre que je vous écrivis sous le coup d'une mort menaçante, et où je vous suppliais de ne disposer de vous,—comme vous me l'aviez juré tant de fois,—que le jour où vous me sauriez parjure ou mort.

—Pouvez-vous me demander cela, Richard ? Si je m'en souviens, mon Dieu !

—Et vous, souvient-il aussi de votre réponse, Milady ? «Venez demain, je suis prête.... Ne venez que dans dix ans, j'attendrai !»

—Mon cœur, comme le vôtre, a gardé la trace de ces paroles, Richard.

—Et cependant....

L'œil du jeune homme flamboya.

—Richard ! murmura la voix éteinte de Sarah.

—Oh ! ne vous justifiez pas.... mon Dieu !.... ce que vous avez fait est tout simple. Je n'avais aucun droit sur vous.... Quoi donc ? Fallait-il, parce que vous avez daigné abaisser vos yeux jusqu'à moi, courber votre vie entière sous un joug imprudemment accepté ? Non, Milady, non.... il n'y avait eu entre nous que de tendres paroles, c'est-à-dire je ne sais quoi de vague et d'ineffaçable qu'on entend avec ivresse comme une belle musique, qu'on respire avec délice comme une fleur.... Malheur à celui que cette mélodie et ce parfum rendent fou !.... Qu'il meure, c'est le prix que mérite sa folie.... Vous le voyez bien, Milady.... vous n'avez point à vous justifier, et je n'ai aucun reproche à vous faire. La raison est toute de votre côté.... moi, je suis le fou, et mon tort, puisque j'appréciais si mal ce que vaut la vie, est de n'avoir point su mourir.

—Que dit-il donc ? bégaya la pauvre femme qui crû rêver.

—Oh ! cette fermeté dans le malheur m'a coûté cher, Madame. Un autre eût essayé d'oublier.... moi, je me plaisais dans mes souvenirs, j'en aimais la douleur, je rouvais volontairement ma